Henri, Alexandre WALLON,
L'artisan du consensus
Historien et homme politique
(1812-1904)



Page de couverture: Reproduction photographique du portrait d'Henri WALLON par BASTIEN-LEPAGE, 1875. (Original, huile sur toile, conservée au château de Versailles).

Un siècle, une vie,

Henri, Alexandre WALLON

Lorsqu'une personne décède, la mémoire s'exerce souvent comme un devoir spontané autour d'elle. Cent ans après, cette mémoire s'exerce toujours... Sans attendre un tel délai, s'impose alors un autre devoir, moins spontané : celui de l'histoire.

C'est tout l'enjeu de cet essai biographique, avec le risque, réel, que l'auteur de ces lignes se voit taxé de quelque piété népotique, parce qu'il est un des deux mille descendants de celui que la presse de l'époque appela le *Père de la Constitution*...

Assumons ce risque avec la conscience que le travail de l'historien n'est pas seulement réservé aux historiens extérieurs à la descendance d'Henri, Alexandre WALLON. Il est même symptomatique de relever que trois de ses arrière-arrière-petits-enfants aient consacré chacun des mémoires de maîtrise d'histoire, soutenus entre 1973 et 1983, à tel ou tel aspect de la carrière de leur trisaïeul...

Avec Henri, Alexandre WALLON, nous entrons de plain-pied dans l'histoire et, avec lui, dans un exercice inédit à son époque, celui qui consiste à « *faire l'histoire de l'histoire* » (Michel de CERTEAU).

Henri, Alexandre WALLON n'a pas été seulement un historien au sens classique du terme; il a aussi été un acteur de son temps, mêlant tour à tour travaux d'historien, engagements universitaires, politiques et, doit-on ajouter, religieux et familiaux.

Sur ce dernier engagement, je me souviens que feu le Professeur Louis GIRARD, de la Sorbonne-Paris IV, devant qui je soutenais mon mémoire en 1974, me reprocha amicalement de ne pas avoir assez insisté sur la dimension familiale de l'engagement d'Henri WALLON. Peut-être avais-je eu assez à dire sur les autres engagements...

Il convient donc, avec cet essai biographique de combler cette lacune, en découvrant que la famille a été pour notre aïeul un socle pour épauler ses divers engagements dans la vie publique, dans l'intérêt général, auquel il se révèle viscéralement attaché.

Henri, Alexandre WALLON (que nous appellerons Henri, dans les lignes qui vont suivre) a donc été un acteur de son temps sur différents plans :

- Professeur passionné et animé du souci de transmettre autant des connaissances qu'une méthode pour parvenir à l'exactitude des faits et à leur mise en perspective ;

- Historien-chercheur infatigable jusqu'au soir de sa vie, animé par une science qui se construit avec un examen critique des sources ;

- Homme de culture habité de questions sur le sens de l'existence humaine, de la foi, sur le respect de la personne humaine et sur sa promotion ;

- Citoyen pénétré du respect de la chose publique, la *« res publica* », plus que par l'ambition de faire carrière: peut-être est-ce là le secret de longévité de sa carrière politique ?

Ce qui prime en définitive, à méditer cette vie commencée sous le 1er Empire, dans un siècle de changements, qui s'achève à l'aube de la motorisation, vers un siècle qui accélère les mutations, c'est la perception d'un homme qui nous apparaît seul dans son idéal républicain, seul, mais jamais isolé, manifestant une « *indépendance de conscience* » (Michèle GRENOT)[1], autant dénuée de scepticisme que de croyance aveugle.

Avec Henri WALLON, tout est mûrement réfléchi, pensé, mesuré, pour incliner à une ouverture d'esprit, dont il reconnaît lui-même qu'elle vient d'au-delà des forces humaines. Peut-être est-ce là son meilleur message transmis à l'aube d'un nouveau siècle-millénaire, siècle qui accélère encore les échanges de toute nature, autant qu'il les bouleverse ?

Didier DASTARAC,
branche DELTOMBE,
Vice-président de l'Association des descendants
et amis de l'historien et homme politique,
Henri WALLON

---

1 GRENOT (Michèle): *Henri WALLON (1812-1904), les fondements et l'évolution de ses idées; les motivations de ses activités* (Mémoire de maîtrise d'histoire, Paris VI, 1973)

Première partie

Qui êtes-vous, Monsieur WALLON ?

L'écrit, en particulier la correspondance, tient une place de premier ordre chez Henri WALLON, mais aussi dans son entourage. Les documents conservés abondent et sont désormais donnés aux Archives nationales, par suite de la décision prise par l'*Association des descendants et amis d'Henri WALLON* en 2014.

Jamais homme du XIXe siècle aura laissé autant de traces, de sources écrites, d'oeuvres picturales, graphiques et photographiques. Le rassemblement de tout ce matériau conservé dans les sept branches de sa nombreuse descendance est venu rejoindre ce qui le concernait déjà dans les archives publiques de l'Université, de l'Institut de France, de l'Assemblée nationale, du Sénat, du ministère de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, mais encore dans d'autres fonds privés, tel celui, déposé aux Archives nationales, d'Antoine-Frédéric OZANAM....

Ainsi, Henri WALLON nous invite-t-il à le suivre dans l'histoire des siens, de son époque, dans sa vie quotidienne et dans la genèse de ses choix et prises de position. Passé l'intérêt anecdotique de certains détails, la vie de ce nonagénaire se déroule comme une sorte de film, mais bien au-delà le la *comédie humaine,* comme une appréciable parcelle de l'histoire des mentalités, tout comme de la nation française.

Cette vie riche et bien remplie prend ses racines de multiples côtés, dont il convient d'en saisir l’essentiel.



Valenciennes au XVIème siècle, huile sur toile copie du XVIIIe siècle, conservée dans la descendance WALLON, DELTOMBE, DASTARAC.

Chapitre I

Les ascendances d'Henri, Alexandre WALLON (1812-1904)

En 1905, prononçant son éloge, Georges PERROT, nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, écrivait de son prédécesseur, Henri WALLON, qu'il était né « *dans un milieu de bourgeoisie modeste* ». D'évidence, la modestie fut une qualité qui l'accompagna toute sa vie.

Modeste dans son état d'esprit, dans ses revenus et dans son mode de vie, telle était incontestablement la famille WALLON sous le 1er Empire. Mais au sens où l'on peut entendre à la *Belle Époque* l'expression « *bourgeoisie modeste* », ce serait un contresens de croire qu'il s'agit d'une bourgeoisie récente, en mal d'ascension sociale et de paraître.

Aussi loin qu'il est possible de remonter les ascendances - la fin du XIVe siècle - quelques personnalités de l'arbre nourrissent la vie familiale de références forgeant peu à peu la place que prendra la famille chez Henri WALLON et chez ses descendants.

C'est à l'archiviste du Nord, René GIARD, qui épousa une des petites filles d'Henri WALLON, et qui était issu de la même souche maternelle -les CAFFIAUX-, que nous devons la méticuleuse recherche des ascendances paternelles et maternelles d'Henri WALLON[2].

Un père libre

Martin, Alexandre WALLON naquit à Valenciennes (Nord) le 5 décembre 1783 et décéda à Versailles le 14 janvier 1849, au domicile de la fille Sophie et de son gendre, Louis JEANNET, alors proviseur du Lycée de Versailles. Il fut inhumé au cimetière Saint-Louis de Versailles.

Le républicain « *rouge* » qui « *tonnait contre les postillons et les curés* » (Georges PERROT)[3] apparaît dans la correspondance familiale plus subtile et nuancé quant aux idées professées. Mais il se peut aussi que Martin, Alexandre WALLON mît dans ses lettres des formes plus courtoises et mieux à même d'être appréciées des siens...

Nous faisons sa connaissance au temps de ses fiançailles; il fut alors adjoint de Monsieur de BARNEVILLE au Commissariat des Guerres à Mayence. Il y resta jusque vers 1814, aux heures sombres de la fin du 1er Empire. Il prit alors, sur les instances de sa femme, la direction des Messageries *LAFFITTE-et-CAILLARD* à Valenciennes. Sa connaissance dans les convois militaires fut mise à profit pour les transports civils jusqu'à ce que le train remplace progressivement la traction animale.

Un procès-verbal du 18 juin 1831 atteste de l'élection d' Alexandre WALLON comme second du sou-lieutenant de la Garde nationale de Valenciennes, en vertu de la Loi du 22 mars 1831

---

2 Joseph PETIT, petit-fils d'Henri WALLON, y apporta des compléments et mises en forme. D'autres compléments furent apportés par l'Association généalogique Flandres-Hainaut en 1994.

3 «*Notice historique sur la vie et les travaux de M. Henri-Alexandre WALLON par M. Georges PERROT, secrétaire perpétuel de l'Académie es Inscriptions et Belle-Lettres, lue dans la séance publique annuelle du vendredi 17 novembre 1905*», Institut de France, Paris Firmin-Didot et Cie, 1905.

qui soumit à élection de telles nominations. Alexandre WALLON était fier du résultat de cette élection qui lui donnait une position sociale quelque peu influente.

Par son éducation acquise aux *idées nouvelles*, celles de la Révolution française, Alexandre WALLON, sans récuser la croyance en Dieu, organisait sa vie et sa façon de penser assez librement. Son père, Pierre-Joseph WALLON, fut sous l'Ancien Régime un maître libre, enseignant les mathématiques.

Les lettres qu'il écrivit à son fils Henri dénotent une finesse d'esprit, un goût pour la nouveauté, un esprit libre, mais ouvert et respectueux d'autrui. Or, autrui, ce fut d'abord sa fiancée qui devint sa femme en 1810. Deux personnalités contrastées, aux histoires différentes, que tout aurait pu opposer et qui trouvèrent cependant le chemin de la vie commune.



Martin, Alexandre WALLON (1783-1849)

Une mère, catholique fervente et lucide

Fébronie CAFFIAUX fut la troisième fille d'un foyer qui compta treize enfants. Elle naquit à Valenciennes au 16, rue Entre Deux-Mazeaux, le 26 novembre 1781. On imagine aisément le rôle d'une fille investie de la position d'aînée au foyer parental, après le décès d'une des deux aînées et la position de mère de son autre sœur, Rosalie. Après avoir eu cet « *enfant recueilli* », elle épousa ensuite son voisin DEROUBAIX, père naturel de l'enfant.

Du fait de la charge familiale, Fébronie dut seconder sa mère de bonne heure et ne reçut que le minimum d'instruction qu'une fille de cette époque pouvait recevoir. La longue vie de Fébronie se chargea du reste. Ce fut une autodidacte ouverte sur la vie et ses épreuves et ferme sur ses principes : elle obtint qu'Alexandre WALLON l'épousât à l'Église. La cérémonie eut lieu à Valenciennes le 11 juillet 1810.

Fébronie CAFFIAUX-WALLON a laissé de très nombreuses lettres, certaines écrites à la plume d'oie, avec une orthographe phonétique. Mais la finesse d'esprit s'exprime avec franchise, délicatesse et conviction. Elle sut faire l'unanimité auprès de ses nombreux petits enfants, petits neveux et arrière-petits-enfants et neveux.

Elle fit plusieurs fois le voyage de Paris par la diligence et le train pour visiter son fils Henri, alors étudiant à l'École normale, rue d'Ulm. Les lettres à son mari resté en poste à Valenciennes sont du plus haut intérêt sur la vie parisienne qu'elle perçut alors. Elle fut, par exemple, des plus enthousiaste à écouter Mademoiselle MARS à l'Opéra...

Elle acheva sa longue vie remplie à Paris, au domicile de son fils et sa seconde belle-fille le 21 avril 1874. Elle fut inhumée dans le caveau familial WALLON du Cimetière du Montparnasse à Paris.



Mme Alexandre WALLON, née Fébronie CAFFIAUX (1781-1874)

Un militant de la libre instruction : Pierre-Joseph WALLON

Hors des congrégations religieuses, l'enseignement n'était guère concevable, excepté pour les milieux aisés le préceptorat d'un maître privé pour les enfants. Dans le sillage des *Lumières* et de quelques principes hérités de Jean-Jacques ROUSSEAU, apparurent dans plusieurs villes des maîtres libres. Plus que de simples répétiteurs, ils dispensèrent un enseignement général pour quelques élèves, confiés par leurs familles respectives, échappant ainsi à la tutelle des congrégations enseignantes.

Telle était la profession du grand'père paternel d'Henri WALLON. Il était né à Hensies (Hainaut belge) le 5 décembre 1750. Il devint maître libre en mathématiques et exerça à Valenciennes, où il décéda le 19 janvier 1814. Il était le fils de Paschal WALLON (1717-17..), originaire de Mons et de Marie-Thérèse DEFASSEAU, de Hensies.

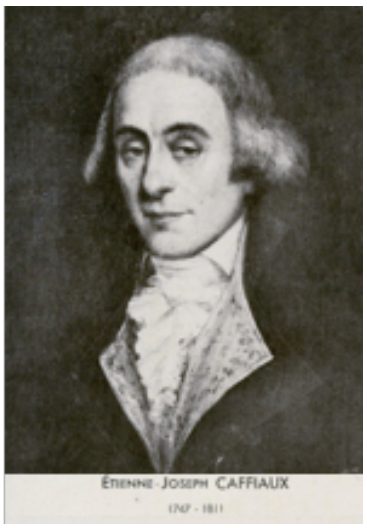
Pierre-Joseph WALLON épousa à Valenciennes le 18 avril 1780 Marie-Félicité DUPOMMEREUL (1752-1827), maîtresse-couturière, fille d'un maître-cordonnier de Valenciennes, Bon, Louis DUPOMMEREUL, et de Jeanne-Claire HOUSSART, de Valenciennes.

Peu de témoignages relatent la personnalité de Pierre-Joseph, si ce n'est ce goût pour l'enseignement dispensé, dans des cadres inhabituels et qui se répandent à l'époque pré-révolutionnaire et révolutionnaire dans les villes. Un tel choix professionnel relevait de la vocation et du désir de transmettre un savoir aux jeunes désirant évoluer -et qui le pouvaient- au-dessus de leur condition présente. L'ardeur artisanale du milieu familial, avec un minimum des moyens, put offrir un terrain favorable tant à l'enseignement qu'à l'ouverture aux idées nouvelles.

Un homme au carrefour des trois ordres: le perruquier Étienne CAFFIAUX

Né à Avesnes (Nord) le 3 décembre 1746, Étienne CAFFIAUX y décéda le 12 février 1811. Sa vie fut une succession de relations dans les trois ordres de l'Ancien régime et de prises de risques. Maître perruquier-coiffeur exerçant à Valenciennes, rue Entre Deux-Mazeaux (rue des Bouchers), était le fils de Jean-Baptiste CAFFIAUX, alors en poste à la Ferme des Tabacs à Avesnes-sur-Helpe (Nord), et de Madeleine GRICOURT. Il se marie à Valenciennes avec une maîtresse-dentellière de la ville, Jeanne-Claire CHEVAL, le 2 septembre 1777. Leur ménage compta treize enfants.

Les anecdotes abondent sur Étienne CAFFIAUX; ce « *fervent partisan de l'autel et du trône* » (Georges PERROT) coiffait aussi bien l'aristocratie et le clergé que la bourgeoisie. Mais quand la Terreur se répandit, l'émigration s'accrut et Étienne CAFFIAUX, fidèle à ses idéaux, risqua sa vie, plus d'une nuit, en se déguisant en paysan-palefrenier pour faire passer la frontière dans maints charrois de paille ou de foin aux émigrants... Il fut signalé sur la liste des suspects, mais s'échappa et profita de la réaction thermidorienne en 1794.



Jeanne-Claire CHEVAL, la dentellière fidèle à son foyer

Fille de Jacques CHEVAL (1735-1762), aubergiste à Valenciennes, rue de Hesques, et d'Anne DUCARNE (1738-1811), Jeanne-Claire naquit à Valenciennes, au domicile de ses parents, le 6 septembre 1760.

Madame Étienne CAFFIAUX, de solide constitution, alors mère honorable de huit enfants, fut.pressentie pour sa beauté et sa probité pour devenir la nourrice du jeune dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Cette tradition familiale, transmise de génération en génération, aurait pu ouvrir la voie de la fortune au ménage CAFFIAUX-CHEVAL. Mais un tel choix signifiait de quitter mari et enfants (cinq autres restaient à naître). Cette séparation ne fut pas suivie d'effet; Jeanne-Claire tenait trop aux siens; aussi continua-t-elle, hors des tâches ménagères assurées avec ses filles aînées, à travailler les dentelles valenciennoises, dont elle légua quelques travaux.

Elle acheva doucement sa vie à 70 ans le 5 avril 1830, chez ses enfants WALLON qui s'étaient fixés à Valenciennes.



Un soldat du roi : Jean-Baptiste CAFFIAUX

C'est le 7 janvier 1715 que naquit à Valenciennes et fut baptisé Jean-Baptiste CAFFIAUX au foyer de Joseph CAFFIAUX et de Marie-Élisabeth JENSTRON, habitants originaires de Valenciennes. Le parrain fut son aïeul maternel, Jean-Baptiste JENESTRON, sa marraine, sa tante Madeleine CAFFIAUX.

Assez jeune, Jean-Baptiste CAFFIAUX s'engagea dans les armées du roi et fit plusieurs campagnes durant la Guerre de Sept Ans. Il obtint ensuite, pour service rendu au roi, un emploi à la Ferme des Tabacs, d'abord à Avesnes-sur-Helpe (où naquit son fils Étienne), puis à Valenciennes.

Il se maria à Avesnes-sur-Helpe le 28 janvier 1743 à Madeleine GRICOURT (1718-17..), fille de Nicolas GRICOURT (v.1685-1740), maître-tailleur à Avesnes-sur-Helpe, et de Marie-Madeleine RENAUX (v.1688-17..).

C'est au domicile de son fils Étienne que Jean-Baptiste CAFFIAUX acheva sa vie, le 7 mars 1804.

Pierre CONRART, honorable échevin de Valenciennes

Pierre CONRART, marchand, élu échevin de la Ville de Valenciennes en 1560, fut l'une des premières victimes de la persécution religieuse exercée par le gouvernement espagnol sur le comté de Valenciennes. Avec 19 autres bourgeois de la ville, il fut décapité le 18 janvier 1569, après avoir abjuré la *Religion prétendue réformée* (RPR). Exécuté par l'épée « *pour avoir hanté continuellement les presches dehors et dedans la ville ; item d'avoir porté contre Sa Majesté* (le roi d'Espagne) *et contribué aux deniers des soldats et ouvrages ; mourut catholique et eut terre sainte* »[4]

Un de ses frères, Jacques, fut cité à comparaître devant le duc-d'Albe le 11 septembre 1569 comme *brise-image*. Il dut fuir, car on ne trouve plus trace de lui. De ce Jacques CONRART, descend Valentin CONRART (1603-1675) qui devint le premier secrétaire de l'Académie française; il n'eut pas de descendance de son mariage avec sa femme, née MUISSON.



Valentin CONRART, 1635

Michelle de CAIGNONCLE, aïeule de Pierre CONRART

Veuve de Jacques Le CLERQ, de bonne maison de Valenciennes, Michelle de CAIGNONCLE, dite « *la Demoiselle de MANDRAYE* », endura, avec plusieurs autres femmes huguenotes le martyre.

---

4 Manuscrit de J. DONDELET, publié par ROBAULX et SAUMOY, in Société d'histoire belge, Bibliothèque municipale de Valenciennes.

« *Alors qu'on la mène au supplice du feu, son regard se porte vers des curieux à leurs fenêtres : « Voyez ceux-là, dit-elle, ils ont bien d'autres tourments que nous; car ils ont un bourreau en leur conscience; mais nous, en souffrant pour Jésus-Christ, avons repos et certitude de notre salut ». Une pauvre s'écria : « Hélas, Mademoiselle, vous ne nous donnerez plus l'aumosne », et elle lui répondit : « si ferai, tenez, voilà mes pantoufles, je n'en ai plus que faire». Cette constance étonna tous les spectateurs et effraya les ennemis, car Dieu la lui garda entière jusqu'au dernier soupir». C'est le 2 avril 1549 que Michelle de CAIGNONCLE fut brûlée vive à Valenciennes* »[5].

Elle était la fille de Nicolas de CAIGNONCLE, seigneur de MANDRAYE, et de Jacqueline Le MESUREUR, de Valenciennes.

Les autres ascendances valenciennoises, moins renseignées, mais attestées par les recherches d'Henri CAFFIAUX, historien local et cousin germain d'Henri WALLON, de René GIARD, de Louis MÉNIELLE et de Joseph PETIT, sont retracées sous la forme de tableaux généalogiques, dont voici un extrait :

Jean de GRUMELIER
marié le 20 ou le 25 mai 1410 à Marie HUART
!
Jean II de GRUMELIER
marié à Marie BRUNELUE ou BRUNELLE
!
Jeanne de GRUMELIER
mariée à Denis Le MESUREUR
fils du prévôt de Solesmes et d'Agnès MERLIN ou MOULIN
!
Jean Le MESUREUR
marié à Isabelle de MONSENART
!
Simon Le MESUREUR
né à Valenciennes, mort le 22 août 1507
marié à Isabeau HACQUART, de Lens
!
Jacqueline Le MESUREUR
mariée à Nicolas de CAIGNONCLE seigneur de MANDRAYE
!
Michelle de CAIGNONCLE
veuve de Jacques Le CLERQ
morte brûlée vive à Valenciennes le 2 avril 1549
!
Jacqueline Le CLERQ
mariée en 1540 ou 1560 à Pierre CONRART
mort à Valenciennes décapité à l'épée le 18 janvier 1569
!
Robert CONRART
né vers 1560, marié à Valenciennes, paroisse Saint-Géry, le 12 ou 25 mai 1569
à Marie BRACQ, fille de Mathieu BRACQ et de Jeanne MALAQUIN

---

5 Sentences, Archives générales du royaume, à Bruxelles, année 1551).

!

Marguerite CONRART

née le 15 décembre 1608, morte à Valenciennes le 26 avril 1683

mariée le 24 septembre 1629 à Eustache BRACQUE

né à Valenciennes le 24 juillet 1600

!

Jacques BRACQUE, né à Valenciennes le 9 septembre 1630

marié à Ursule LAGILLIER ou SAGILLIER

!

Antoinette BRACQUE, née à Valenciennes le 4 septembre 1657

mariée le 18 janvier 1689 à Jean-Baptiste JENESTRON

!

Marie-Élisabeth JENESTRON

née à Valenciennes et décédée à Valenciennes le13 septembre 1766

mariée à Valenciennes, paroisse Saint-Géry, à Joseph CAFFIAUX (1693-1766)

!

Jean-Baptiste CAFFIAUX (1715-1804)

soldat de la Guerre de sept ans, titulaire de la Régie de la Ferme des Tabacs

marié à Avesnes-sur-Helpe en 1743 à Madeleine GRICOURT

!

Étienne CAFFIAUX, maître-perruquier à Valenciennes (1746-1811)

marié à Valenciennes en 1777

à Jeanne-Claire CHEVAL, maîtresse-dentellière (1760-1830)

!

Fébronie CAFFIAUX (1781-1874)

mariée à Valenciennes en 1810

à Martin, Alexandre WALLON (1783-1849)

directeur des Messageries *Laffitte-et-CAILLARD* à Valenciennes

!

Henri, Alexandre WALLON

(1812-1904)

Toutes ces générations, Henri WALLON dut en avoir connaissance, du moins en partie, par la tradition orale. Cette succession de modes de vie et d'aspiration a pu jouer un rôle sur la génération d'Henri WALLON. Mais un rôle non moins important revient aussi à la vie familiale et amicale, avec la présence proche de quelques personnalités déterminantes.



Valenciennes, 1900. Carte signée d'André DELTOMBE (1878-1971)

Chapitre II
Un foyer uni voit le jour

Les hasards de la conservation ont légué à la descendance d'Henri WALLON la correspondance intime de Fébronie CAFFIAUX avec Martin, Alexandre WALLON, valenciennois de 27 ans qui l'a remarquée. Les lignes qui suivent se ressentent du respect de l'intimité des futurs fiancés et de l'intérêt que leurs lettres respectives suscitent en ces temps de guerres qui suivirent la Révolution.

Martin, Alexandre et Fébronie nous introduisent dans la genèse de leurs relations, de leurs questions, de leur quotidien, et dans leur désir réciproque de vie commune, alors que les chemins qui les menèrent l'un vers l'autre furent si différents!

C'est en 1808 que commença leur correspondance. Alexandre était alors en poste à Coblence au Commissariat des Guerres. Deux lettres de Fébronie, surnommée « *Féfé* », dénotent autant par la calligraphie alerte que par le ton décidé de sa détermination à ne rien laisser dans l'ombre de leur relation :

« *Tu me demande que je te fasse une liste de mes défauts. Or sa WALLON, vous saptez bien que cela ne peut se faire, que l'amour propre m'est toujours une petite barre à ces sortes d'aveux; mais m'ontre m'en l'exemple toi et allors je le suivrai peut-être...*

Mais veux-tu savoir le vrai moyen d'être heureux en ménage ? Associons-nous l'indulgence, avec elle le contentement nous suivra, si nous la consultons toujours; si nous nous appercevons des défauts dans l'un ou dans l'autre, aÿons recours à notre associéz ; et tant qu'elle se trouvera admise à notre sociétée, nous sérons toujours les plus heureux du monde ». (16 juillet 1808).

Peu instruite, si l'on considère son orthographe, Fébronie CAFFAIAUX posa, et ce fut son grand mérite, clairement les enjeux d'un choix de vie durable.

Dans une deuxième lettre, datée du 29 août 1808, Fébronie, dans un style véhément, presque indigné, répondit à une lettre d'Alexandre WALLON, lettre qui nous manque, dans laquelle il devait se dire très tiède en matière de religion. Toute la réponse de *Féfé*, trois pages serrées, n'est qu'un véritable ultimatum:

« *Moi*, dit-elle, *sur ce sujet, je suis fermement décidéz de ne point m'unir avec un homme dont la manière de pensez et si différente de la mienne. Ai-se dont sous les traits de l'iréligion que vous prétendéz être digne de mon amour ? Quelle est donc votre hereur, WALLON ? Je ne saurais vous dire quelle désagréable imprésion ma fait votre dernière lettre... Je désire que vous réfléchichez bien avant toutes choses, WALLON, afin que vous n'hasardiez point par votre entêtement peut-être notre bonheur...*».

À la suite de cette réponse, tout s'est arrangé ; Alexandre WALLON fit preuve de compréhension, tout en restant libre de ses idées. Il épousa Fébronie à l'Église, à Valenciennes, le 10 juillet 1810.



Fébronie CAFFIAUX, dessin vers 1808

Chapitre III

« *Né sous le 1er Empire et mort sous le petit père COMBES* »[6]

Cette citation de Maurice SCHUMANN, sénateur du Nord, ancien ministre, est extraite d'une conférence qui fut donnée à l'Hôtel de Ville de Valenciennes en mai 1975, à l'occasion du centenaire des Lois constitutionnelles de la IIIe République.

Deux enfants naquirent au foyer d'Alexandre et Fébronie WALLON. Si les mises au point furent nombreuses entre les parents pour fonder leur union, celle-ci fut solidement établie. L'autorité dont Fébronie fit preuve, comme en témoignent les premières lettres, suscita chez Alexandre WALLON des concessions, sans abandon de ses idéaux de liberté. Étonnante union entre deux êtres qui, sans ignorer les bouleversements introduits par la Révolution, fondent leur foyer, non sur le conformisme des habitudes, ni sur le seul mariage civil, mais sur un choix d'amour et de dialogue permanent, éclairé par un grand respect des différences.

Telle est l'atmosphère qui règne dans ce nouveau foyer qui ne sacrifie rien aux convenances. Elle est propice à l'accueil des deux enfants qui naissent à Valenciennes, dans le logis de la rue Capron, proche des Messageries de la ville.

L'aînée, Sophie, naquit le 4 avril 1811 et le second, Henri, le 23 décembre 1812.

Quelques lettres de Fébronie à son mari, qui a dû suivre M. de BARNEVILLE, commissaire des Guerres, à Guise décrivent les inquiétudes de la jeune mère devant les effets de la guerre. Le 20 juin 1812, elle lui écrit :

« *Tu crains que Valenciennes soit cernée; je crains bien plus pour l'endroit où tu es: c'est le passage de l'ennemi. L'an dernier, ils n'ont pas fait plus de grâce aux bourgeois qu'aux militaires. Ils ne les ménageront plus cette année s'ils y vont, comme il est plus que probable. Revient donc, cher WALLON, je t'en supplie. N'expose des jours qui me sont si précieux…* »

Puis, elle le supplia de revenir au plus vite et de quitter sa place auprès de M. de BARNEVILLE, au risque de moins gagner.

« *Si tu tiens à ta femme et à tes beaux petits enfans qui te désirent tant, reviens, cher ami, quitte ta place, je travaillerai. Toi, tu attendras que tu ayes une place dans la ville* ».

Le 1er août 1815, Alexandre WALLON se trouve à Paris, Hôtel de Lyon, rue Saint-Jacques, N°40. Fébronie lui décrit le siège de Valenciennes : dix obus sont tombés sur la maison et dans le jardin de M. de BARNEVILLE qui en a été fort éprouvé.

« *Cher WALLON, sois prudent, pense que tu es père de deux plus beaux petits enfans du monde et que tu dépant de personne pour te faire un sort* ».

Finalement, Alexandre WALLON céda aux instances de sa femme. Il abandonna le Commissariat des Guerres pour prendre la direction à Valenciennes des Messageries *LAFFITTE-et-CAILLARD*. La famille est donc réunie. Le temps s'écoulait, plus ou moins paisible, au rythme des travaux et des jours, ou plus exactement des nuits, car WALLON se devait d'être debout à tous les départs et toutes les arrivées de la diligence, pour veiller aux comportements des postillons, à l'état des chevaux, des approvisionnements en avoine aux écuries, au ferrage des chevaux plus ou moins hâtivement réalisé... Toute cette vigilance, peuplée de détails, par tous les temps et à des horaires parfois très avancés dans la nuit... fit le quotidien du maître des Messageries de Valenciennes.

Probablement trouva-t-il dans la journée quelque temps libre pour s'intéresser à l'éducation de ses deux enfants, avec sa femme. Car, nous le percevons bien: toute décision se prend à deux dans le ménage WALLON-CAFFIAUX. Peu instruite dans sa jeunesse, comme le révèle son écriture

---

6 SCHUMANN (Maurice), sénateur du Nord, conférence donnée à l'Hôtel de Ville de Valenciennes en mai 1975, à l'occasion du centenaire de la IIIème République, in *La Revue des Deux Mondes*, 1975.

bien formée, mais phonétique, Fébronie rejoint son mari dans leur désir commun de donner à leurs enfants, et l'éducation, et l'instruction nécessaires avec une ouverture aux arts. Le fait est assez rare à l'époque, du moins dans leur milieu, avec une place particulière faite à la musique. Les deux enfants y prirent goût et progressèrent, au point que Sophie quitta le giron familial, pour suivre à Paris ses études de piano, avec M. ADAM comme professeur. Elle fut mise en pension chez sa tante VANNIER, née CAFFIAUX, dont le mari était contrôleur aux Messageries royales, rue Notre-Dame des Victoires. Une lettre de Fébronie à son fils Henri, resté à Valenciennes, datée du 19 mars 1829, nous apprend le voyage qu'elle fit à Paris avec Alexandre et Sophie. Cette dernière, alors qu'elle atteignit 18 ans, fut inscrite au Conservatoire de Musique.

Dans une lettre du 14 avril 1829, Sophie se dit très heureuse, « *aussi heureuse qu'il est possible et surtout bien reconnaissante des leçons que vous me faites donner* ». Elle s'inquiète du résultat des examens de son frère. Henri, quant à lui, poursuit brillamment ses études au Collège royal de Valenciennes, où il remporte les premiers prix.

Par l'entremise d'une certaine Madame CORDIVAL, voici qu'il fut question de mariage... Un certain Louis JEANNET, professeur de rhétorique à Douai, qui a déjà passé la trentaine, fut présenté à la jeune Sophie WALLON. Mme CORDIVAL rapporta, dans sa lettre du 22 avril, l'impression du futur prétendant :

« *Il est vrai que je suis las de vivre seul; j'avais pensé depuis longtemps à Mademoiselle WALLON. Mais ce Conservatoire m'a renversé! Je ne puis vous rendre ce que j'ai éprouvé en apprenant cela, car ce qui me plaît chez cette jeune personne et ce qui m'a frappé la première fois que je l'ai vue, c'est son air de candeur, d'innocence et de vertu empreint dans tous ses traits, ensuite, une conversation de sa manière de voir, sur ces amies, qui m'a prouvé combien elle pensait bien* ».

Mme CORDIVAL, impressionnée par ce qu'inspire le Conservatoire à M. JEANNET, demande à Sophie de lui écrire si c'est là un tel lieu de dangers ! « *Jugez par vous-même si vous devez y rester encore !* ».

En termes délicats et respectueux, Sophie répondit dès le 26 suivant à Mme CORDIVAL, par l'intermédiaire de ses parents. Elle évoqua le trouble dans lequel cette lettre la plaça et, après consultation de ses parents, elle ajoute :

« *Cependant, je conviens que je préfère M. JEANNET à tout autre, puisque vous semblez si disposés pour lui et que tout s'accorde si bien à justifier cette préférence. Mais, pour donner une réponse positive, j'ai besoin de le revoir encore et de causer avec vous* »[7].

Madame WALLON trouvait sa fille encore bien jeune et ne désirait pas la marier avant seize mois, soit à l'été 1830. M. JEANNET demanda la permission de correspondre avec Mademoiselle WALLON, les lettres devant passer par les mains de Mme CORDIVAL ! Nous y apprenons qu'il revint de sa première et désagréable impression au sujet du Conservatoire. Puis, les oncles et tantes y allèrent de leurs couplets sur le *pour* et le *contre* du mariage d'une si jeune nièce... Mais, JEANNET sut convaincre sa future belle-mère avec les sentiments de sincérité et les mots adéquats. C'est alors qu'Alexandre WALLON partit chercher sa fille, début juin 1830. Les fiançailles eurent lieu fin juin et le mariage fut décidé pour le courant de septembre.

Après leur voyage de noces, les nouveaux époux s'installèrent à Douai, au 21, rue Saint-Thomas. Ce nouveau foyer inscrit son bonheur dans la durée et Henri trouva rapidement en son beau-frère un aîné, un confident, un conseiller pour s'orienter entre plusieurs pistes, lui qui se révéla doué pour les études dans toutes les matières. Ce ménage uni, heureux, ouvert aux arts comme à toutes les composantes de la culture générale vint élargir les perspectives familiales, tout en

---

7 PETIT (Joseph), petit-fils d'Henri WALLON, notice manuscrite présentant et résumant la correspondance de la famille WALLON au XIXe siècle (Archives nationales, Fonds Henri WALLON).

contrebalançant d'autres aspirations auxquelles songea Henri et que pressentirent et redoutèrent les parents WALLON...

Qu'avait-il donc en tête, cet adolescent à l'entrée dans l'âge adulte, alors qu'il s'apprêtait à passer son baccalauréat ?

Deuxième partie

Une personnalité s'annonce

Si aucun portrait depuis l'enfance n'est connu avant l'entrée d'Henri WALLON dans la vie active, la correspondance vient combler ce manque et révèle la place de plus en plus grande que prit Louis JEANNET, en tant que conseiller discret et efficace. Quelques amis, et bien entendu ses parents, tentèrent d'orienter le cours des décisions. Parmi eux, il faut citer la grande place que prit un certain François-Alexis RARA, normalien comme Henri le devint.

La décision finale d'Henri ne vint jamais de cet entourage, mais de lui même, de lui seul. Tout à l'interrogation profonde sur les choix de son avenir, Henri WALLON ne laissa pas d'entretenir tour à tour admiration et crainte.

C'est bien d'un choix de vie, ou mieux d'une vocation, qu'il fut question. Cette vocation, la recherche et le combat pour la liberté dans toutes ses composantes, guida toute sa vie.



Henri WALLON vers 1820, dessin au crayon

Chapitre IV

Le sens de l'étude, le choix personnel

Le jeune WALLON ne fut pas seulement un élève brillant récoltant tous les premiers prix. Dès qu'il le put, il retrouva sa sœur Sophie, qui mit au monde une jolie petite Laure. Avec la jeune mère, il prend plaisir à quitter ses livres pour l'accompagner au violon.

Quant à *Madame Mère*, elle veilla et fit part, après ces moments de détente, par des lettres régulières entre Valenciennes et Douai, de ses inquiétudes sur les dispositions de son fils:

« *Depuis quelques tems, je suis réellement triste des intentions qu'il manifeste. Tu sais que de nouveau il forme le projet d'embrasser l'état ecclésiastique. Je lui ai dit d'une manière positive que jamais il n'aurait à cet égard mon assentiment et que j'espérais bien d'ici à quelques années il changerait d'avis. Henri a paru content de ce que je lui ai fait entendre que s'il avait 25 ou 30 ans, il pourrait faire alors ce qu'il voudrait. J'ai peur, ma chère Sophie, qu'il ait assez de patience pour attendre cet âge et que d'après son caractère il persiste à réaliser son projet. Sa conduite actuelle me donne cette crainte: il fuit tout amusement. C'est avec peine qu'il accepte d'aller faire le dimanche de la musique chez M. TEINTURIER. Néanmoins je compte sur le tems qui, j'espère, lui fera changer d'inclination. Je compte aussi sur toi et sur JEANNET pour employer tous les moyens de persuasion pour le détourner de son penchant actuel…* ». (Lettre du 9 décembre 1829).

JEANNET se soucia beaucoup de l'éducation de son jeune beau-frère. Il le suivit avec intérêt et ne manqua jamais de l'entourer de ses conseils. Dans des lettres précédentes, Henri disait le désir qu'avait son père de le voir travailler davantage les mathématiques. Mais il déclara ne manifester aucun goût pour les sciences exactes. Il se porta plutôt vers la littérature et l'histoire qu'il travailla avec passion. Ce goût pour l'histoire ne le quitta plus.

Sophie JEANNET laisse alors s'exprimer dans ses lettres à Henri son naturel fin et enjoué et nous donne un portrait fidèle de son frère :

« *Tu ne vaincqueras jamais ta timidité, ta sauvagerie* (souligné épais dans la lettre !), *c'est le mot! Tu ne te plais qu'avec ton Virgile, ton Horace, tous les plus vieux grecs et romains de l'Antiquité. Tu aimes mieux ces gens-là que tous les barons d'à-présent avec leurs équipages et leurs dîners et... moi aussi, va, je suis bien ta sœur ! Je préfère encore à l'équipage de Mme de CAMAS* (mère d'une jeune fille qui prend des leçons particulières avec Louis JEANNET) *le bras de mon bon ami ; avec lui je dis tout ce qui me passe par la tête, je suis gaie et contente, Oh! C'est alors que je suis heureuse. Mme de CAMAS et sa demoiselle sont bien bonnes, mais ma timidité, quoique la dose soit moins forte que la tienne, m'empêche d'être parfaitement à mon aise avec elles. Mes petites promenades à pied valent bien mieux* ». (De Douai, le 7 mai 1830).

Une autre lettre de Sophie à son mari donne un écho des journées d'août 1830 :

« *Je voudrai bien savoir, mon cher ami, si tu seras obligé de te mettre dans la Garde nationale ? Ici, tout le monde en est : Papa est fourrier des voltigeurs, Henri va être grenadier* (il a 17 ans et demi). *Je n'aime pas beaucoup les nuits qu'il faut passer sur le rempart ; si tu peux t'en exempter, cela me fera beaucoup plaisir. Ce sont nos diligences qui sont cause que le drapeau tricolore est arboré ici. Dimanche, elle est arrivée à onze heures du soir, le drapeau flottant sur l'impériale. Une foule considérable entourait notre maison et s'est portée dans la cour, sans qu'on puisse l'empêcher. Le conducteur s'était battu à Paris et avait une large balafre à la figure (un coup de baïonnette) ; ce jeune homme est ordinairement fort doux. Papa* (Alexandre WALLON) *a été bien étonné de l'entendre parler avec une si grande chaleur des événements qui se passent à Paris. Personne ici n'aurait osé prendre ce ton; mais il paraît que cela a monté toutes les têtes. On s'est emparé du drapeau et on l'a porté dans toute la ville, en criant toutes sortes de choses. Il y eut du*

bruit. Le colonel des Dragons voulut se montrer, mais grâce à la modération de M. le Maire et des autorités qui n'ont pris aucun parti pour concilier les choses, tout est rentré dans l'ordre.

Hier, le drapeau flottait encore sur la diligence.

Plusieurs personnes de la ville voulurent s'en emparer, mais Papa le refusa et déclara qu'il ne le remettrait qu'à un agent de la police. On fit chercher l'agent de police et le drapeau fut porté en triomphe à l'Hôtel de Ville, après avoir parcouru toute la ville.

Toutes ces scènes me saisissent. Dis-moi bien si tu es tranquille à Douai et si tu seras obligé de te faire grenadier ?

Il est tems d'en venir à notre petite Laure ; cela nous intéressera un peu plus que toutes ces affaires-là… ». (De Valenciennes, le 3 août 1830).

Louis JEANNET répondit à Sophie:

« *Ma chère amie,*

Je félicite ton papa et surtout ton frère de leur ardeur martiale! Je ne désespère pas de voir un jour à l'un ou à l'autre le bâton de maréchal de France ! »

Puis, il rassure sa femme sur son sort: les professeurs sont dispensés, par ordonnance, du service de la Garde nationale. Seule ombre au tableau: les traitements des fonctionnaires sont retardés de plusieurs mois, du fait des événements de juillet 1830...

Peu après, Louis JEANNET, en septembre, prit la diligence pour Paris, afin de tenter d'obtenir du Ministre de l'Instruction publique un poste d'inspecteur. Henri WALLON l'accompagna. De retour à Valenciennes, il fut décidé qu'Henri irait en mathématiques spéciales au Collège royal de Douai.

« *Henri est parfaitement installé au Collège, aussi bien que chez nous. AVIGNON a eu la complaisance de l'examiner pour moi, pour voir s'il était assez fort pour entrer en mathématiques spéciales. Il a été passablement content de son examen et il a décidé qu'avec du travail il pourrait se soutenir. Voilà maintenant une chose arrêtée: voilà Henri lancé. Ce n'est pas tout: voyant que la chose prenait une si bonne tournure, j'ai poussé à la roue et j'ai parlé de l'École préparatoire. Encore une affaire arrangée : il entre sans difficulté. Il trouvera dans les différents cours toutes les ressources nécessaires pour arriver au but. Pour moi, je le vois déjà à l'École polytechnique: car d'après son caractère, je ne le crois pas fait pour reculer* ». (De Douai, le 19 octobre 1830).

Cependant, les mathématiques, dans lesquelles Henri progresse, ne sont pas du tout de son goût: « *Vous ne me refuserez pas ce rare délassement au milieu de ces études qui me deviennent de jour en jour plus fastidieuses et où vous m'avez poussé contre tous mes désirs…* », écrit-il à ses parents, le 7 décembre 1830. La lettre sema une véritable révolution chez ses parents. C'est alors qu' Henri décida brusquement de renoncer à ses mathématiques spéciales pour entrer en classe de philosophie. JEANNET lui conseilla d'aller passer la journée du 9 décembre à Valenciennes pour obtenir l'autorisation de ses parents.

M. et Mme WALLON se rendirent le 24 décembre1830 à Douai chez les JEANNET pour les fêtes de Noël. Alexandre WALLON en repart pour Valenciennes dès le 28 décembre pour ses obligations. Il écrivit à sa femme la lettre suivante :

« *Ma chère Féfé,*

Nous sommes arrivés à bon port à 6h. Du soir (le 28 décembre). J'ai trouvé ici un peu de besogne pour la correspondance et le service et la Garde nationale m'a aussi occupé à cause de la réunion de la députation qui se rend à Paris pour recevoir du Roi un drapeau le 3 janvier prochain...

Sans cesse, mon esprit est occupé de l'avenir de notre bon fils Henri. Sa résolution m'a

beaucoup contrarié ! Mais j'espère qu'il ne trompera pas notre attente en se dévouant à une carrière qui n'entre pas dans nos vues.

Persuade-lui bien que les conseils que nous lui donnons doivent être écoutés par lui pour son bonheur et pour le nôtre. Il est d'ailleurs bien entouré de personnes qui pensent comme nous. Il doit, je crois, s'en rapporter à notre expérience pour savoir ce qui peut lui convenir pour assurer son avenir ». (De Valenciennes, le 29 décembre 1830).

Henri enregistre d'excellents résultats en philosophie et - ironie du sort ! - en mathématiques et en physique. Le 28 janvier 1831, son père le félicite :

« *Il faut prendre, mon cher fils, un parti. Fais tes études avec la ferme résolution de te faire admettre à l'École normale. Tu sais que là, en faisant une déclaration, que tu te dévoueras à l'Instruction, tu seras exempt de la conscription. Ne pense plus, je t'en prie, à la carrière ecclésiastique. Écoute et suis les conseils de tes parens et amis; tu t'en trouveras bien. Tu as sans doute vu, ou plutôt appris, que pour être curé ou vicaire d'un chef-lieu de canton et d'arrondissement, il faudra avoir été employé dix ans dans une commune rurale. Tu sais combien sont petits les appointements alloués aux prêtres de villages. C'est en un mot un triste état sous tous rapports. Le temps, l'expérience te démontreront que nous avons eu raison de t'avoir détourné d'embrasser cet état* ».

D'après cette lettre, il semble bien qu'Henri WALLON ait sérieusement envisagé de devenir prêtre. L'argumentation paternelle, étonnamment fixée sur les émoluments presbytéraux, laisse de côté le motif profond, la vocation, d'un tel choix de vie, mais semble autant ignorer le niveau des traitements dans l'Instruction publique... En sous-entendu, relevons les options d'un père qui se dégage des influences trop exclusivement religieuses en matière d'instruction...

À la fin de ses études secondaires, une curieuse et intéressante lettre d'Henri WALLON à ses parents, écrite le 21 février 1831, vint clore une série de huit jours de compositions :

« *C'est maintenant compositions sur compositions! Je verrai finir sans nul regret cette longue suite de supplices qui dure depuis 7 ou 8 années, car les compositions ont toujours été pour moi des tourmens, qui empoisonneraient tous les plaisirs que j'aurais goûté dans mes études. Certes, s'il ne tenait qu'à moi, j'abolirais pour toujours ces exercices qui en jetant le germe de l'ambition en font connaître aussi toute l'amertume que tous les prix de toutes les classes à la fois ne sauraient compenser…* ».

Voici donc posé un regard révélateur et original sur l'instruction véritable à distinguer d'une course au savoir. Il s'agit dès lors du statut du savoir et de la recherche, dont Henri WALLON fit le combat de sa vie jusqu'à son dernier souffle: placer la connaissance et la science au-delà de toute instrumentalisation, de tout culte de la réussite, simplement au cœur de la promotion humaine.

Par une lettre du 30 juillet 1831, Sophie JEANNET annonça à ses parents qu'Henri devint bachelier ès lettres :

« *Il a été examiné ce matin, pour la forme, disent ces messieurs, car aucun d'eux ne doutait qu'il n'ait toute l'instruction nécessaire pour obtenir le diplôme de bachelier, mais c'est une formalité nécessaire. Je ne crois pas que cet examen l'ait beaucoup intimidé. Du reste, il s'en est très bien tiré* ».

Arriva la distribution des prix (le 7 août), à laquelle Alexandre WALLON vint assister, très fier du succès de son fils. Puis, Henri passa à Douai du 17 au 21 août 1831 le concours d'entrée à l'École normale. JEANNET, qui surveilla les épreuves, écrivit à sa femme, avec la mention en en-

tête, « *pour toi seule* » :

« *Il a subi hier l'examen oral (21 août) d'une manière très satisfaisante. Sans être d'un mérite transcendant, ses compositions jusqu'à présent sont bonnes et supérieures, selon moi, à celles de ses concurrents. Je les ai toutes lues* ».

Début octobre 1831, Henri WALLON apprit qu'il était reçu au concours d'entrée à l'École normale de la rue d'Ulm à Paris.



Louis JEANNET (1795-1861)



Mme Louis JEANNET, née Sophie WALLON (1811-1892)

Sophie JEANNET annonça la nouvelle à ses parents :

« *Penser que je serai un an sans le voir est au-dessus de mon courage. Cela ne nous sera jamais arrivé. J'étais si heureuse de l'avoir près de moi, étant éloignée de vous. C'était comme un autre vous-mêmes; je lui confiais mes contrariétés et je trouvais dans son cœur une sensibilité que l'on ne trouve pas ordinairement dans un homme* ». (De Douai, le 11 octobre 1831).

Doué de sensibilité, de raison et d'affection filiale, sans en être esclave, tel apparaît le futur élève de l'École normale.

(à suivre)

Retour à la page d'accueil **-** ***Episode suivant***